

elle si frêle et menue, comme une petite marquise blonde du siècle passé. Souvent Pierre l'a aperçue ainsi. Même elle avait des moments d'impatience, de ses dents fines mordant le manche de son long porte-plume d'ivoire effilé, piqué d'une mouche d'or. Et cela le faisait rire alors.

Mon Dieu, comme tout cela est loin!....

Maintenant Christine vit en ce cadre. "Petite sœur..." Elle l'a voulue ainsi. Cela permet à sa bonne affection de se donner, de se faire accepter en un ton de charmante intimité. Et près d'elle, humble, ne se croyant pas plus pour cela, Christine est venue continuer sa vie silencieuse, effacée, prête à tous les dévouements.

Elle se souvient de sa jeunesse, de la petite fille qu'elle a été. Les temps n'ont rien changé en elle. Parfois, quand son rêve la prend trop vivement, — ce rêve éternel qui sommeille en son cœur et derrière ses prunelles limpides, — elle s'en va dans sa chambre, s'agenouille devant quelque petit cadre contenant le portrait d'un des siens.

Elle n'est qu'une Frimaudeau, la nièce du vieux sergent qui vit tomber à Sainte-Marie-aux-Chesnes le capitaine Jean de Lestrac. Le grand nom qu'elle porte maintenant l'effraie un peu. Elle le murmure, et il lui en vient comme un écho attristé. Elle ferme les yeux, abaisse ses beaux cils tremblants où se prennent quelques larmes. C'est le don d'un mourant qui l'aima comme sa fille. Ce n'est pas l'amour de Pierre, de son cher petit Pierre, qui a fait cela.

Odette, avec cette intuition des jeunes femmes qui étudient les choses d'amour, a eu vite fait de découvrir le chagrin tombé de cette jeune fille.

Mais Christine n'a jamais rien révélé. Jamais elle n'a eu un cri, pas même dans les moments de tendre intimité, d'abandon, où les deux femmes s'étreignaient et avaient une infinie douceur à le faire, à rester là, enlacées, dans le silence de la pièce et le crépuscule des soirs d'hi-

ver lentement descendu autour d'elles.

La sensitive se renferme dès qu'on l'effleure.

Seulement Odette a su lire dans les yeux de l'enfant. Elle sait, et malgré toute sa volonté d'attendre, de laisser faire le temps, de laisser Pierre s'assagir, se fortifier dans les épreuves et les solitudes rencontrées, on sent, quoiqu'elle ne veuille rien en écrire, que la pensée en vibrait en son âme, s'étoilait en ses yeux penchés sur le papier mauve où s'allongeaient calmes, affectueuses, ces lignes à travers lesquelles Pierre cherche ce soir avec ferveur. Elle s'y reflète, y vit tout entière, sincère, discrète, s'offrant à son cœur avec la même douceur triste qu'avait la jeune femme en cette heure où elle écrit cette petite lettre qu'a parfumée sa main élégante.

Et Pierre ne se lasse pas de la relire. En travers il y a aussi quelques lignes de Christine, pas beaucoup, comme d'habitude.

"Pardonne-moi, mon bon Pierre, si j'ai accepté de venir me réfugier auprès d'Odette de Trécourt avant de te consulter. C'est que, vois-tu, je ne pouvais plus vivre en cette demeure où tu n'es plus, où je ne peux m'habituer à ne plus t'entendre, à ne plus te voir."

C'est simple, gentil, un peu "petite fille". Mais Pierre comprend. Ainsi se cache mieux son cœur. Dans ce langage qui, pour lui, garde le charme du passé alors qu'ils étaient deux enfants et se disaient à tout propos de grandes tendresses sans en savoir toute la profonde signification, elle voile sa détresse de jeune fille et ne croit pas se livrer, avouer le sentiment gardé fidèlement par celle qui fut la petite amie d'enfance et doit le rester toujours.

—Toujours?... murmure-t-il.

Et ce mot tombant dans la nuit d'isolement de tout, sonne étrangement. Il songe et rêve d'une petite fille aux yeux bleus, très blonde, qu'il a bien aimée jadis.

Dehors, toutes les heures, une prière, une voix de marabout forte, limpide, tombait dans le vide immense. "Dieu est grand!" chantait-elle. Sur

la dernière note aiguë, filée, mourant comme un sanglot, un cri de désespérance qui semblait appeler Dieu, le prendre à témoin de tant de désolation, le mot se suspendait heurtant à son cœur... Toujours?... toujours?...

Ah! les "paroles gelées" qui, un jour, dans la vie "fondent et se sont ouïes!" En un coin des grandes dunes, en un coin inconnu, sans nom, il les percevait enfin.

Elles chantaient sous les étoiles, alternant avec la plainte d'hommes seuls, debout devant cette immensité nue, ravagée, âmes d'ici-bas restées fidèles à la foi ancienne, rêvant d'infini meilleur devant cette négation de tout.

Le lendemain, aux premières teintes du jour, il repartit salué par ses hôtes.

Et dans le désert glacé, dans l'immensité morte, il marche. Devant lui le petit cheval noir du spahi grimpe les dunes, éclabousse les crêtes, bondit, disparaît et reparait, va d'une même allure balancée. Ahmar chante, impassible, ne se retournant jamais.

...Et des jours, des mois, ainsi, la chevauchée lente de ces deux êtres, lancés à travers le désert, se poursuit dans l'éternel silence.

II

Cependant certaines choses sont restées en lui ; des lambeaux de souvenirs.

...C'est la vision d'un lac découvert tout à coup, étalé en travers de sa route...

Le soir vient.

Le soleil s'incline sur les sables.

C'est l'heure émouvante où, sous les derniers rayons, dans la plus belle lumière, la terre se hausse, monte palpitante, comme attirée vers ce grand ciel qui va mourir. Sous les rayons ardents courant au ras de terre, les dunes s'échelonnent dans une transparence merveilleuse ; toute la gamme des roses attendris. Au milieu, le lac sommeille, bleu, d'un bleu inouï, métallique, rigide.

On ne dirait pas que c'est de l'eau. Et c'est plus beau que le ciel.

Il continue sa marche, approche.

Alors insensiblement le décor se